

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

La mode, d'accord avec la saison, nous gouverne aujourd'hui avec plus de tyrannie que d'habitude; il faut à tout prix suivre ses lois. Beiges et lainages variés, jolis costumes mélangés de cachemire et de faille, riches confections garnies de passementerie et de jais, — vous tous, enfin, vêtements et tissus de demi-saison qu'on a tant admirés, il nous faut vous abandonner! L'arrêt rendu est sans merci; vous voilà relégués jusqu'aux mauvais jours: ce qui signifie assez qu'on ne désire pas vous revoir de sitôt...

Ce qu'on cherche en ce moment de chaleur menaçante, ce sont des étoffes et des vêtements qui habitent sans couvrir, et c'est à ce résultat ingénieux que tendent les efforts réunis de toutes les femmes. Chacune, dans la sphère qu'elle occupe et suivant les moyens dont elle dispose, se creuse la tête pour résoudre un problème bien plus difficile en apparence qu'en réalité: car la mode a heureusement prévu tous les cas, et les fabricants confectionneurs — qui sont dans le secret des dieux — ont des réserves pour répondre à toutes les exigences.

Voici, par exemple, le bataillon serré des rouenneries, des toiles de Vichy et d'Irlande, des zéphyrs et linons, etc., qui n'ont qu'à se montrer pour qu'on les désire; leur fraîcheur et leur légèreté emportent tous les suffrages. Nous ne connaissons rien de plus agréable à porter, en effet, qu'un costume de ce genre; quant à la forme qui convient le mieux, nous allons l'indiquer.

Deux dispositions se partagent le goût actuel. L'une comprend un jupon ras-terre, avec la polonaise à devants flottants, serrée à la taille par une ceinture de cuir mastic. L'autre genre se compose d'un jupon avec draperies et tunique, puis d'un corsage à la paysanne monté à plis creux et empècement, ou froncé à la vierge, mais dans tous les cas avec la ceinture de cuir réglementaire. — Ouvrons une parenthèse, pour ajouter que la ceinture de cuir s'impose à la mode d'une façon souveraine; personne n'en parlait il y a un mois, aujourd'hui tout le monde en porte. Les femmes qui n'aiment pas les ceintures ont à leur service une disposition

particulière du corsage, qui en tient lieu et dont on profite largement depuis quelque temps. Ce sont deux pattes de même étoffe que le corsage et prises dans les pinces que l'on croise et boutonne à la taille; ce genre assez coquet convient surtout dans le cas où il y a un plastron, soit plissé, soit coulissé, enfin marquant une différence avec le reste; les pattes ont alors une certaine raison d'être, ce qui agrée davantage au goût et au coup d'œil.

Les garnitures les plus élégantes et les plus nouvelles, en ce qui concerne les costumes de toile, consistent en bandes brodées. Ces bandes sont en linon écru, blanc ou de couleur, et brodées de plusieurs nuances, avec feston découpé sur les bords. Inutile de faire remarquer, croyons-nous, le parti qu'on peut tirer de cette garniture, qu'on entremêle à volonté avec des volants de toile non brodée. Une particularité à noter, à propos de costumes de toile, c'est que beaucoup de femmes renoncent aux plissés, en dépit de leur grâce incomparable, et tout simplement pour cause de repassage... peut-être aussi par esprit de changement.

La vulgaire dentelle « torchon », plus élégamment dite de Mirecourt, est encore fort recherchée à cette occasion, quand on veut rester dans le genre simple: peignoirs, matinées, robes de maison, etc. La dentelle russe, à cause de son dessin de couleur, est d'un goût plus recherché, et pour cela même considérée comme plus élégante. « Compliquer un ornement, a dit M. Charles Blanc, c'est pi-

quer la curiosité du spectateur et provoquer son esprit à une recherche qui promet de l'intéresser. » Il est donc prudent de n'employer la dentelle russe que si elle s'harmonise avec les tons du tissu, et si le costume en lui-même est d'une tournure agréable; de cette façon, il peut être permis de braver la critique.

Le foulard et la grenadine sont forcément remis sur le tapis en ce moment, grâce à la chaleur qui nous a déjà envahis et à celle que l'avenir nous promet. Mais le foulard seul ne suffit pas aux exigences du goût actuel: son caractère un peu flasque n'irait



P. N° 415. — CHAPEAU *Jockey-Club* (dessin d'E. PRÉVAL).
Modèle de M^{me} A. Séguin (rue des Colonnes, 1).

guère avec nos fourreaux collants ! Le foulard façonné, le crêpe de chine brodé forment des toilettes superbes, quand on les allie à la faille, ce qui se produit le plus souvent. Le foulard uni est d'un usage très-agréable comme garnitures, plissés, draperies, écharpes, pouffs, coulissés, etc., qu'on applique soit sur des tissus mousse en laine non tordue, soit sur la grenadine.

La grenadine offre, cette année bien des dispositions nouvelles; outre le canevas à gros réseau, le genre brodé, la rayure satinée (plus ou moins fine) que tout le monde connaît, la nouveauté est représentée par des rayures de velours frappé, des rayures de couleur vieil or et rouge, cachemire, algériennes, Pompadour, etc. Les volants taillés en biais et rehaussés de dentelle noire, ou bien celle-ci posée seule avec alternance de volants de grenadine, tel est le genre le plus employé. Le corps principal de la robe est en faille naturellement, ce qui donne le soutien nécessaire et permet d'imprimer le mouvement voulu à la toilette.

Une pensée préoccupe en ce moment la plupart des femmes, c'est de savoir quel vêtement jeter sur leurs épaules pour sortir. Comme nous avons étudié la question sérieusement, nous pouvons sûrement leur conseiller la mantille en crêpe de Chine. Rien n'est plus léger, plus élégant, mais aussi le prix est-il en proportion de son mérite. Ce gracieux vêtement, né d'hier, offre la coupe d'une visite-mantelet, avec tous les bords garnis d'une frange marabout laminée. Deux rangs entourent le cou, et, comme les longs pans se ferment hermétiquement jusqu'au bas, le marabout s'y trouve également répété, faisant jabot sur le devant.

Le même modèle en cachemire reviendrait moins cher, mais quelle différence au point de vue de la souplesse !

Les petits châles à la paysanne, en crêpe de Chine ou en dentelle, doivent être classés parmi les vêtements « volants » les plus accessibles aux bourses moyennes. Nous en exceptons, toutefois, ceux en crêpe de Chine brodé de soies de couleur mélangées ou non d'or; les châles de dentelle blanche, et les châles de mousseline-crêpe lisse blanc couverts de broderies fines et qu'on encadre de dentelle noire.

Une personne économe, qui ne peut suivre la mode dans tous ses arrêts, se contente d'une bonne confection pour la demi-saison, les jours un peu gris d'été, les bains de mer et la campagne. Pendant les chaleurs, elle porte une écharpe, un fichu Marie-Antoinette ou un paletot sans manches fait d'étoffe pareille au costume.

Il est vrai qu'il y a encore la ressource du châle de dentelle noire, de la pointe, comme on l'appelle vulgairement, — que toutes les femmes ont dans leurs réserves. Malheureusement ce châle n'est plus guère de mise; il est devenu peu à peu l'apanage des aimables douairières, malgré toutes les tentatives qu'on a faites pour le draper et l'utiliser d'une façon agréable. Nous ferons pourtant une exception en faveur de l'arrangement qui consiste à plier la pointe de dentelle en deux, dans le sens de sa largeur, de façon à former à la fois une écharpe et un petit châle se rabattant dessus. Une fois placé sur les épaules et fixé sur le devant du corsage, on ramène derrière les deux pointes restées ballantes; puis on épingle de nouveau la dentelle au bas de la taille, d'où les deux pointes retombent librement. Lorsque cette disposition est bien comprise, la pointe de dentelle, devenue vêtement, ne manque ni de grâce ni d'élégance.

MARY D'AUBERVILLE.



Description des gravures dans le texte.

P. N° 415.

CHAPEAU *Jockey-Club*. — Ce modèle est en crin noir; la passe légèrement retournée devant, où elle est doublée de satin noir et bordée de perles de jais taillé. Le fond est très-fuyant du bas. Doubles rubans de satin noir et faille rouge autour de la calotte; ces rubans se croisent derrière

sous une boucle de jais et partent de là pour former les brides. Dentelle noire perlée de couleur sur la passe, avec piquet de plumes noires et de boutons de roses de deux tons (rouge et rose) sur le devant.

G. N° 888.

ÉLÉGANTES TOILETTES DE RÉCEPTION A LA CAMPAGNE. — 1. Costume de foulard réséda et gaze pékin jaune. — La robe affecte la forme manteau de cour par devant; derrière, le milieu du dos devient indépendant vers la moitié de sa longueur, et c'est là que vient s'ajouter la traîne en dessous. Les bords inférieurs de la robe sont dentelés et bordés de jaune; ils reposent sur un volant plissé. La partie indépendante du dos est divisée en deux: l'une des moitiés forme un nœud poussé, l'autre retombe en un pan carré garni de franges. Le devant de la robe est décolleté en carré, avec le gilet de gaze chenillée jaune. Un tablier couvert de volants plissés complète la hauteur des devants. Deux longs revers de gaze ornent les côtés jusqu'au milieu du corsage; ils sont garnis d'une guirlande de roses, brodées et découpées, qui tourne autour du cou en soulignant une collette de foulard plissé. Manche duchesse, garnie d'un volant plissé, avec revers jaune et broderie de roses. — Lingerie ouverte, en crêpe lisse plissé. — Prix du patron épinglé: 8 francs.

2. Costume en faille et crêpon broché, de couleur rose thé. — Robe princesse, avec traîne rajoutée sous le dos, celui-ci retombant en plis flottants. La traîne est couverte de petits volants froncés, jusqu'aux panneaux de crêpon broché qui ornent les côtés. Plaстрon de crêpon sur le devant de la robe, fermé par une longue ligne de boutons que complète un flot de ruban. Les côtés sont froncés et bouillonnés vers le bas, et le bord inférieur est orné, sur tout le devant, d'un volant à double tête ruchée. Même garniture au bas des manches. — Lingerie ruchée. — Chapeau de gaze de soie assortie au ton de la robe. Le fond mou et tout plissé forme le bavolet, sur lequel reposent les brides. La passe est également plissée et garnie d'une guirlande de feuillage brun qui retient le pied d'une plume rose chair. — Prix du patron épinglé: 5 francs.

(Voir, pour ces deux toilettes, la gravure coloriée n° 1520, qui les présente sous un autre aspect.)

G. N° 904.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Paletot de faille noire, demi-ajusté. Le milieu du dos est garni d'une échelle de franges laminées alternant avec des bandes de ruban. Même frange autour du cou et sur le milieu des devants; la ceinture, d'une couture de dessous le bras à l'autre, est formée d'un bout de ruban; une ligne de boutons orne la couture. Nœud de ruban sur le côté, séparant deux motifs de passementerie perlée de jais avec frange laminée. Biais de faille au bas de la manche et franges tout autour. — Costume court, en quadrillé de laine bois et mastic. La jupe est garnie de volants froncés, et la polonaise simplement drapée derrière. — Chapeau de paille grise, entouré de trois biais de faille de couleur bois; plumes grises et demi-nœud alsacien dans le haut, avec brides de ruban gris. — Prix du patron de la confection: 4 francs.

2. Mantille visite en cachemire noir; le dos tendu sur la taille, avec de petites manches devant et des pans de mantelet un peu courts. Dentelle noire ruchée dans le haut et sur tous les bords, retenue par un col et une passementerie tout en jais. Une rivière de perles orne le milieu du dos. — Robe princesse en faille noire, à longue traîne. Le tablier est garni d'une échelle de franges en soie et perles; un volant plissé orne le bas jusqu'à la traîne. Les côtés de la robe sont rayés par une ligne de boutons, et les plis du milieu de derrière resserrés par un nœud de ruban. Balayuse de mousseline et dentelle dépassant la traîne. — Chapeau rond en paille, couvert d'un pouff de plumes de ton naturel, avec un oiseau bleu au milieu. — Prix du patron épinglé de la mantille: 3 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1520.

TOILETTES DE RÉCEPTION. — 1. Costume de foulard réséda et gaze pékin jaune. — La robe, de coupe princesse, forme manteau de cour; la traîne est rajoutée sous le milieu du dos. Cette dernière partie est indépendante et forme un pouff. Des plissés en garnissent les bords. Un plaстрon de plissés superposés constitue le milieu du tablier ainsi que le bas des côtés;

ceux-ci sont relevés et drapés sous le revers. Ce dernier, en gaze pékin, à rayures chenillées, encadre les côtés du tablier ainsi que ceux du gilet, qui est de même étoffe. Une guirlande de roses, en gaze de soie brodée et découpée, suit les bords des revers et du corsage décolleté en carré; cette guirlande souligne la collerette de foulard, qui termine le haut du corsage. Volant plissé au bas des manches, avec parement jaune et guirlande brodée. — Lingerie plissée en crêpe lisse. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

2. Costume en faille et crépon broché de ton rose thé. — Robe de forme princesse, avec plastron de moire antique sur le devant, fermé par des boutons de nacre de ton assorti; un flot de ruban coupe la rangée de boutons vers le bas. Les côtés de devant sont froncés et comme bouillonnés dans le bas; leurs plis se perdent dans la couture du plastron et d'un panneau de crépon broché, qui descend tout le long du côté. Un volant ruché, à double tête soutenue par une corde de soie, orne le bas de toute cette partie du devant. La traîne est rajoutée et couverte de volants à peine froncés; le dos tombe en draperies droites dessus. Volant ruché, avec double tête et cordelière au bas des manches. — Lingerie de crêpe lisse plissé. — Chapeau de foulard blanc, à fond et passe tout plissés. Un volant de gaze rose plissée recouvre en partie la passe; il est maintenu par une guirlande de feuillage brun. Plume rose en aigrette sur le sommet. Bavolet de gaze rose plissée et bride de ruban rose formant la mentonnière, qui vient se nouer sur le côté. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

(Voir, pour ces deux toilettes, la gravure G. n° 888, qui les présente sous un autre aspect.)

Patrons tracés annexés à ce numéro.

La feuille de patrons tracés annexée au numéro de ce jour contient les six modèles ci-après désignés :

1. Toilette de promenade pour jeune fille, d'après la gravure coloriée n° 1521 C (fig. 1), annexée au numéro qui paraîtra le 15 juin.
2. Grande toilette de plage, d'après la gravure coloriée n° 1523 (fig. 2), annexée au numéro qui paraîtra le 8 juin.
3. Paletot d'enfant, d'après la gravure G. n° 892 (fig. 3), insérée dans le texte du numéro paraissant le 15 juin.
4. Toilette de ville d'eaux, d'après la gravure coloriée n° 1520 (fig. 1), annexée au présent numéro.
5. Paletot à gilet formant corsage, d'après la gravure coloriée n° 1525 (fig. 2), annexées au numéro qui paraîtra le 29 juin.
6. Veste de chasse pour costume court, d'après la gravure coloriée n° 1525 (fig. 1).

Description de la figurine coloriée L. n° 170.

Annexe spéciale à l'édition n° 4.

TOILETTE DE CASINO (bains de mer). — Costume de cachemire de l'Inde bleu pâle. Le dos, de forme princesse, est coupé au milieu du bas du buste; une largeur supplémentaire, qui vient de la traîne, forme un pli Watteau; ce pli est fixé dans le haut du dos sous un flot de rubans étroits de trois couleurs: bleu, rose et or vert. Tout le bas de la robe, derrière, est entouré, ainsi que les côtés, d'un volant de faille rose plissée; des points retiennent la traîne, plus longue que le volant, et l'empêchent de le couvrir. — Gilet de faille rose plissée; les devants du corsage, détachés, sont longs et assez indépendants pour pouvoir être relevés et drapés sur les côtés, où ils sont retenus par un nœud avec flot de rubans. Une dentelle Pompadour en fil, brodée de soie bleue, rose et or vert, suit les bords du corsage, encadrant le gilet ainsi que le tablier; cette dentelle est posée double et pied contre pied. Col rabattu, garni de même dentelle et fermé devant par un flot de rubans. Le devant de la robe est bordé, dans le bas, d'un plissé de faille rose; il est drapé et relevé de côté sur un faux jupon qu'indique un volant rose plissé. Nœud de ruban sur les drapés. Le bas de la manche est garni d'un volant de dentelle Pompadour avec coquillé de ruban et nœud dessus. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

CORRESPONDANCE

— M^{me} B. DE S..., A D...

Le prix d'un patron épinglé de paletot, pour fillette de onze ans, est de 2 francs. — On porte des toques, mais non plus baissées sur le front comme jadis; aujourd'hui on laisse voir les cheveux, du moins les mèches folles qui voltigent sur le front. — Les polonaises et robes princesse sont baleinées dans le dos; toutefois, un certain nombre de couturières remplacent les baleines par des plombs, qu'elles fixent aux coutures, vers le buste, et qui tendent suffisamment le corsage.

— M^{me} M..., à VIENNE (AUTRICHE).

Il n'est que trop vrai que dans certains hôtels les prix ont subi une augmentation fâcheuse, excessive même. Mais il s'en faut que ce fait soit devenu général au point de rendre Paris inhabitable. Il y a encore des maisons, comme le Grand-Hôtel du Rhône (3, rue Jean-Jacques-Rousseau, près la rue Saint-Honoré et le Louvre), où l'on peut trouver le confortable sans être le moins du monde écorché.

— M^{me} BERTHE P..., à GISORS.

Pour le costume de toile en question, faites un jupon ras-terre, avec trois volants froncés, rehaussés de dentelle torchon. Seconde jupe garnie d'une double dentelle; corsage à plastron plissé sur le devant, encadré d'un revers rehaussé de dentelle et faisant suite à un col marin qui se rabat jusqu'au milieu du dos. Les manches de forme duchesse, avec volant pareil à ceux du jupon.

— M^{me} CLOTHILDE B..., à SENLIS.

Grand paillason, genre Pifféraro; la passe relevée d'un côté et doublée d'un coulé de velours noir. Nœud de velours au sommet de la calotte, avec piquet de fleurs des champs se répandant tout autour.

— M^{me} G. L. D..., à MUNICH.

La dernière mode consiste à porter l'en-cas renfermé dans un étui de soie grenat sombre. Quand on ouvre l'en-cas, on dissimule l'enveloppe comme on peut; la mode ne s'occupe jamais de ces détails pratiques.

ÉCHOS DE PARTOUT

Les Champs-Élysées, venant en complément à l'Exposition, ont fait leur réouverture du soir. Les cafés-concerts ont donné le la, l'Hippodrome a suivi, et les vendredis de M. de Besselièvre sont plus à la mode que jamais. Nous passons sur Mabilly, qui a retrouvé sa chorégraphie tapageuse, et sur le Skating-Palais de l'avenue du Bois-de-Boulogne, qui prolonge au delà de l'Arc de Triomphe les divertissements du soir en ces parages. De sept heures à minuit, c'est là que va se concentrer, pour quelques mois, une grande partie de la vie de Paris. Avis aux étrangers.

Malgré ses intermittences de pluie, le temps appelle au dehors, et dès que la journée est finie, qu'on peut échapper au tourbillonnement des affaires, on aspire au grand air et à la verdure. Les diners en plein vent reprennent, et le ciel, en guise de plafond, fait passer sur la qualité des sauces. Dans quelque temps, tous les balcons, toutes les terrasses de Paris seront transformés en salle à manger, et l'on se disputera la moindre table dans les restaurants des Champs-Élysées.

En attendant, Arban et son orchestre ont élu domicile à l'Orangerie des Tuileries, et, dans ce jardin unique au monde, aux incomparables clartés de la lumière électrique, ce sera pour tous une fête d'entendre les œuvres les plus célèbres des compositeurs anciens et modernes.

R. H.

CAUSERIE

L'Académie française a, depuis le 23 mai, tous les honneurs de la chronique. On s'accorde à reconnaître que jamais encore réception chez les immortels n'avait été plus brillante que celle de M. Victorien Sardou, élu en remplacement de M. Autran. Cette cérémonie, ni plus ni moins que le couronnement d'une rosière à Suresnes ou à Nanterre, avait attiré au palais de l'Institut une grande affluence, dans laquelle on remarquait surtout beaucoup de personnes appartenant au monde des théâtres.

Disons tout de suite que le discours de réception de M. Sardou a été digne de la circonstance; les plus difficiles l'ont trouvé spirituel, agréable, sympathique et surtout fort sage.

On aime à constater que l'Académie française, qui en d'autres temps se plaisait à mêler d'aigres bises aux harmonieux zéphirs de ses oraisons politiques, affecte de retourner simplement à sa chère littérature; aujourd'hui, elle est toute en bonnes grâces et en sourires. Par la voix de son directeur, M. Charles Blanc, elle déclare qu'elle écartera les « grosses querelles ». Et c'est ainsi que la réception de M. Sardou s'est faite toute charmante; le nouvel élu n'a pas même eu à se plaindre d'un pli de rose. Or, on se souvient de tels autres récipiendaires, et des plus illustres, qui avaient peine à se tenir sur le fauteuil symbolique, devenu pour la circonstance une véritable sellette et criblé de coups d'épingle par un malicieux directeur.

On a pratiqué l'atticisme presque autant qu'on en a parlé; on s'embrassait pour l'amour du grec. Le discours directorial s'est clos par une gracieuse prosopopée, par une sorte d'évocation de la muse antique; la harangue du nouvel académicien avait commencé par un éloge de la cité phocéenne. Seulement, comme ce n'eût guère été la peine de réveiller ces souvenirs pour feu Joseph Autran, M. Victorien Sardou s'est empressé, par la même occasion, d'adresser un salut éloquent et très-bien venu à la mémoire de M. Thiers :

Lorsque je rappelle cette influence persistante de l'empreinte originelle, pourrais-je oublier, messieurs, le grand homme d'État, qui laisse parmi vous et dans le pays tout entier un tel vide, qu'en le dissimulant avec peine, il faut renoncer à le combler ?

M. Thiers, lui aussi, était Marseillais de naissance et d'origine grecque par son aïeule maternelle. — Dans l'étonnante souplesse de cet esprit, apte à tout concevoir pour tout élucider, comment méconnaître les dons les plus précieux de la puissante race à qui l'humanité doit ses premiers maîtres, dans la politique, l'éloquence et l'histoire ? — N'est-ce pas tout le génie grec, transmis à travers les âges, et se résumant dans un seul homme ?

Vous verrez que d'ici à longtemps l'éloge du grand citoyen que la France a perdu reviendra dans tous les discours académiques, comme y revenait jadis le compliment traditionnel au cardinal fondateur.

A propos de la *Fille d'Eschyle*, cette tragédie qui fit de Joseph Autran un dramaturge illustre... pendant plusieurs fois vingt-quatre heures, M. Sardou s'est abandonné au plaisir de faire le parallèle d'Eschyle et de Sophocle, puis celui de Sophocle et d'Euripide, et il a réussi à intéresser même la partie féminine de son auditoire. C'est peut-être le passage le plus heureux de sa harangue, avec certain autre endroit où il donne un léger crayon de cette vie de théâtre « passionnée, fiévreuse, où la lutte est constante ».

Il en parle, c'est une justice à lui rendre, en connaissance de cause :

Lutte contre l'œuvre pour la dompter, contre l'interprétation pour l'obtenir, contre le public pour le convaincre et pour le vaincre; car il y a combat; le public résiste. Plus il nous a fait bon accueil, plus il se montre

exigeant; c'est son droit. Cette lutte sans trêve, il ne faut pas seulement s'y résigner, il faut s'y complaire, par le privilège acquis à toute grande passion d'aimer jusqu'aux souffrances qu'elle impose; et c'est une passion, en effet, et despotique.

Le joueur n'est pas plus hanté par les visions du jeu, et l'avare par celles du lucre, que l'auteur dramatique par la constante obsession de son idée fixe. — Tout s'y rattache et l'y ramène. — Il ne voit rien, n'entend rien qui ne revête aussitôt pour lui la forme théâtrale. — Ce paysage qu'il admire, quel beau décor ! — Cette conversation charmante qu'il écoute, le joli dialogue ! — Cette jeune fille délicieuse qui passe, l'adorable ingénue !... Enfin, ce malheur, ce crime, ce désastre qu'on lui raconte, quelle situation ! quelle scène ! quel drame !...

Cette faculté spéciale de tout dramatiser, elle est bien la force de l'écrivain dramatique, mais elle est aussi son tourment; car ce qu'il conçoit de la sorte, il faut qu'il l'exprime et le réalise, et, bon gré malgré, toute sa vie s'y emploie. Vingt fois il vous dira : — « Je suis guéri !... Un public qui n'a de faveurs que pour les spectacles les plus vulgaires !... Une critique qui n'a de rigueurs que pour les œuvres les plus sérieuses ! C'en est fait ! J'y renonce ! » — N'en croyez rien, messieurs; désespoir d'amoureux qui parle de rompre, mais qui n'en veut rien faire ! — Il y a même là une assez jolie scène de comédie... Il la remarque, et il rentre chez lui pour l'écrire.

Ce « caractère » est tracé de verve, et il n'y a pas un seul trait qui doive en être effacé. Quand il a bien tout énuméré, tout raconté, M. Sardou se souvient d'Autran, et force lui est bien d'ajouter : « Autran n'avait rien de tout cela. »

Si curieux qu'il dût être de contempler un personnage comme M. Dufaure faisant les premiers honneurs de l'Académie à l'auteur des *Pattes de mouche*, il faut avouer que cela eût été un peu trop fort d'antithèse ! M. Charles Blanc pouvait avec moins d'in vraisemblance se détourner un instant de l'étude des arts plastiques pour dédier quelques loisirs à la critique littéraire et théâtrale. Il l'a fait avec une grande sûreté et un rare bonheur d'idées et d'expressions. Nous n'avons pas à revenir sur les appréciations que M. Charles Blanc a données du talent et des œuvres de M. Sardou : tout le monde les a lues ou les lira, car nous ne résistons pas au plaisir de les reproduire plus loin; il n'y a qu'à faire la part d'une sorte d'optimisme officiel pour les trouver parfaites.

Paris, mis en goût de liesse par les lanternes vénitiennes qui ont signalé l'ouverture de l'Exposition, rêve d'oriflammes, de mâts de cocagne, de canonnades de réjouissance. Il veut revoir les théâtres ouvrant leurs portes gratuitement à tout le monde, les feux d'artifice éblouissant la capitale au Champ-de-Mars et à la barrière du Trône, les illuminations transformant les Champs-Élysées et la place de la Concorde en apothéose de féerie. Paris, selon nous, n'a pas tort, et l'État fera bien, sans plus tarder, de réaliser son désir.

« N'y a-t-il pas, en effet, dit le *Sport*, quelque cruauté, sous prétexte du départ d'une dynastie, à priver la grande ville du plaisir annuel qu'on lui octroyait, et de la somme colossale de bénéfice qui en résultait pour le commerce ? Le 15 août, en dehors des dépenses du gouvernement pour la fête même, rapportait à Paris, par la quantité de provinciaux et d'étrangers que les réjouissances du jour y attiraient, une somme évaluée à dix millions.

» Puisque la France a un gouvernement, pourquoi ne pas avoir une fête gouvernementale ? Ou plutôt pourquoi ne pas créer une date de fête nationale à l'abri des changements que les jeux de la politique et du hasard introduisent dans le calendrier ?

» Qu'on choisisse au cours de l'almanach un jour où la France se fêtera elle-même, et que cette date de liesse soit inamovible et reste en dehors des éventualités révolutionnaires de notre histoire future. »

Décidément le *Sport* parle d'or. Ses vœux s'associent aux nôtres, on peut maintenant espérer les voir exaucer. Quel malheur seulement que le *Sport* n'ait pas parlé plus tôt !

LUDOVIC SAUVEUR.

L'EXPOSITION A VOL D'OISEAU

II

On pourrait encore parler des accessoires du Trocadéro, du grand aquarium caché sous les roches artificielles qui flanquent l'aile droite du palais, de la grande prairie gazonnée étendue au pied du monument, et des rivières dont les cuvettes en béton reçoivent la chute des cascades. Mais il est temps de traverser la Seine et d'aller au Champ-de-Mars. Si le palais artistique du Trocadéro est l'ornement et la grâce de l'Exposition de 1878, le quadrilatère commercial et industriel du Champ-de-Mars en représente la richesse solide.

Ici nous tombons dans l'immensité. L'ancien champ de la Fédération, qui a déjà vu tant de fêtes nationales, est couvert dans sa totalité par des galeries de 900 mètres, — juste la distance du perron du nouvel Opéra au péristyle de la Comédie-Française. Mais ce vaste espace n'a pu suffire. On a pris le quai d'Orsay, comme on avait pris le quai de Billy; on a pris l'avenue de la Bourdonnaye. Enfin, on a complètement baraqué l'esplanade des Invalides. Les annexes sont innombrables. Si le plan général n'offre pas la netteté logique du monument de 1867, si justement comparé à un gazomètre, en revanche on a gagné beaucoup de place.

L'ancien palais donnait l'impression d'une ruche, avec sa régularité, ses cercles concentriques, l'emboîtement exact de toutes ses parties. Celui-ci rappellerait plutôt les grands faubourgs de certaines villes orientales, — par exemple, le faubourg de Péra, à Constantinople, — et le cachet exotique, le mélange des produits, des races, qui est le caractère particulier de ces vastes bazars internationaux : galeries en fer, kiosques en voliges, maisonnettes en briques, pavillons en stuc.

Au point de vue pittoresque, on doit surtout signaler la grande nef, couverte et vitrée dans toute sa hauteur.

L'intérieur est du plus bel effet : les caissons or et rouge donnent un reflet resplendissant; les piliers complètent cette magnificence tout orientale. Les pavillons des angles présentent la même polychromie mauresque.

En somme, il y a dans ce palais du Champ-de-Mars fusion de l'art industriel avec le néo-oriental, comme il y a dans le palais du Trocadéro fusion de certains détails de l'Alhambra avec le néo-grec et le néo-renaissance. Le style composite est décidément la seule originalité du dix-neuvième siècle. Il faut constater le fait sans en tirer de conséquences trop rigoureuses.

Ce qu'on peut trouver de plus commode dans le monument rectangulaire du Champ-de-Mars, c'est qu'on a tout vu quand on en a vu un coin. Le palais de 1878 se répète à pans égaux, comme celui de 1867 — le gazomètre ! — se répétait par tranches semblables. Quant aux aménagements intérieurs, en parler d'une façon détaillée nous mènerait trop loin.

La galerie des machines est splendide. Le côté des soieries lyonnaises contient des merveilles qui prouvent que notre industrie nationale n'a rien perdu de sa vitalité.

Du côté de l'étranger, le Champ-de-Mars n'est pas non plus sans intérêt. A vrai dire, ce sont les Belges qui, en fait de pavillons, ont construit le chef-d'œuvre de l'Exposition. Pierre grise, marbre noir, architecture gothique, un bâtiment singulier et charmant qui intrigue tous les promeneurs.

La façade du pavillon russe est en bois rustique, comme celle des maisons de moujiks. Les Pays-Bas ont adopté la brique rouge, et les Portugais le stuc. Tout cela gagnerait à être un peu isolé : au Champ-de-Mars, ce qui manque le plus, c'est l'isolement. Beaucoup de place et peu d'air.

Ceci n'est pas une critique. Il y avait des difficultés insurmon-

tables, inhérentes à la nature même de l'entreprise. Si grand que soit le Champ-de-Mars, il n'est qu'un morceau de la ville, et les architectes de l'Exposition de 1878 avaient fait la gageure d'y renfermer une ville entière. Ils ont gagné leur pari, mais en changeant les proportions habituelles et en sacrifiant presque toute la perspective. Au demeurant, après ces promenades préliminaires à l'immense caravansérail qui s'étend entre l'École militaire et la Seine, nous revenons à notre première comparaison.

Tout étant terminé, les vitrines garnies et les galeries pleines, les machines en mouvement et les exposants à leur place, — quand des visiteurs de tous pays, de tous costumes et de tout accent, se croiseront dans ce labyrinthe, qui aura sans doute un fil, — on se croira réellement dans un faubourg de Constantinople, succursale moderne de la tour de Babel.

Rien n'y manquera, pas même le coup d'œil du Trocadéro et de son immense balcon, semblable à une galerie de marbre jetée sur la rive du Bosphore.

B. S.

THÉÂTRES

OPÉRA-COMIQUE. — *Psyché* date de 1857, ce qui ne l'empêche pas d'être une des œuvres les plus poétiques et les plus charmantes de M. Ambroise Thomas. A ce titre, il faut féliciter M. Carvalho de l'avoir reprise, ou plutôt de l'avoir aidée à se produire sous une nouvelle forme.

La partition, en effet, a été presque entièrement réécrite, et cette opération a mieux réussi à la musique de M. Ambroise Thomas que les retouches au livret de MM. Jules Barbier et Michel Carré. On sait quel succès a accueilli *Mignon* dans ses pérégrinations à travers les deux mondes, et cela par la vertu d'un type dont l'originalité séduit; *Psyché* n'est certes pas d'un ordre inférieur, mais lui prédire le même sort, ce serait peut-être compter sans les caprices du destin.

En 1857, M^{me} Ugalde prêtait à Eros sa flamme et sa passion; M^{lle} Lefebvre représentait, sous les traits de Psyché, la distinction et la grâce personnifiées; Bataille donnait au rôle de Mercure un relief original. Ce triple héritage est aujourd'hui recueilli par M^{me} Engally, M^{lle} Heilbronn et M. Morlet. Personne ne s'en plaindra.

ODÉON. — Après *Joseph Balsamo*, on ne peut que saluer le retour des *Danicheff*. Ce drame est un de ceux qui méritent le mieux d'être offerts aux nombreux visiteurs que l'Exposition universelle attire chaque jour dans Paris.

La pièce a été remontée avec le luxe artistique et l'exactitude pittoresque qu'on avait tant admirés au début; les interprètes de la création se retrouvent là, à l'exception d'un seul : l'Odéon peut donc préparer sans trop se hâter le beau drame de Giacometti, *la Morte civile*.

GAITÉ. — La féerie a repris possession de ce qui fut un instant le Théâtre-Lyrique : aussi n'est-ce point une œuvre comme *la Chatte merveilleuse* de Grisar qu'on y donne, mais un véritable conte de fée à la façon de MM. Ernest Blum et Tréfeu.

Imaginez une suite d'enchantements et de merveilleuses surprises, des ballets succédant à des ballets, de riches cortèges, des palais et des jardins magiques, des villes d'or, des changements à vue et des apothéoses, et vous n'aurez qu'une vague idée de cette luxueuse et éblouissante fantaisie.

C'est à peine si MM. Grivot et Dailly ont le temps d'être amusants, M^{lle} Gabrielle Gautier, Berthe Legrand et Lynnès d'être charmantes.

Robert HYENNE.

PLANCHE G. N° 888. — DESCRIPTION, PAGE 264.



TOILETTES DE RÉCEPTION A LA CAMPAGNE (DESSIN DE M. E. PRÉVAL)

Modèles de M^{me} Morison (rue d'Antio, 14). — Patrons épinglés : 1^{re} fig., 8 fr.; 2^{me} fig. 5 fr.



E. Gailhard 1520

Paris, 1852, r. des Marais, 66.

Ad. Goubaud & Fils, Ed. Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre-Septembre, 3

Coiffures de M^{me} Morison, est. Antoin. N. Chapeaux de M^{me} Esther, Rue de Richelieu, 116.

Etouffes et Nouveautés des Grands Magasins de la Ville de S^t Denis, et du Faubourg S^t Denis, 9 à 25.

Supens et Confections de P. de Plument, rue Vivienne, 33.

Entered at Stationer's Hall



TOILE

PLANCHE G, N° 904. — DESCRIPTION, P GE 254.



TOILETTES DE PROMENADE (DESSIN DE M. H. JANET).

Modèles du Coin de Rue (6, rue Montesquieu). — Patrons épinglés: 1^{re} fig., 4 fr.; 2^{de} fig., 3 fr.

LES AMOURS D'UN PIERROT

(NOUVELLE)

I

Nous étions au 7 d'un assez vilain mois d'hiver. Il allait être minuit. Ma petite lampe fumait, j'étais sans feu et j'avais du chagrin.

J'étais alors étudiant en droit (comme tant d'autres, j'ai failli être avocat); je crois me rappeler que je faisais mon métier en conscience. J'allais à mes cours quelquefois, au café trop souvent, et me montrais de loin en loin dans ces bals publics où il est d'usage que la jeunesse française complète ses études et trouve le placement de son cœur. Je n'avais pas d'enthousiasme pour cette vie; mais il y a tant de points d'interrogation autour de la tête d'un jeune homme, on sait si peu, à cet âge solennel où il s'agit de choisir une direction, la route qu'il serait bon de prendre, qu'il ne faut pas trop en vouloir à ceux qui, faute d'une vocation déterminée, se décident pour les sentiers battus et se contentent de faire tout d'abord comme tout le monde.

Je vivais d'une très-petite pension que me faisait mon grand-père et demeurais rue de l'Ancienne-Comédie, au sixième étage. Dans le jour, ma mansarde d'étudiant était supportable; j'oserais même dire que, la fenêtre ouverte, quand, le dos tourné à tout ce qu'elle contenait, on regardait ce qui se passait dans la rue, elle ne manquait pas d'une certaine gaieté; mais le soir, c'était un sépulcre. Un lit de fer, une table de bois peint, un vieux secrétaire en noyer dont le tablier ne s'était jamais fermé, deux chaises de paille et un lavabo, tel était mon mobilier.

Mes yeux s'étaient en vain promenés de ma table, où s'étaient quelques papiers, à mon secrétaire, dans lequel s'entassaient mes livres, avec l'espoir de trouver dans ce voyage un sujet de distraction aux noirs soucis qui m'agitaient; ils s'en revenaient toujours, en dépit de ma résolution, à la douloureuse contemplation de mon lavabo.

Ce lavabo n'avait en lui-même rien de remarquable; c'était un de ces insupportables meubles hauts et étranglés, en forme de sablier, qui semblent toujours demander un impossible équilibre à leurs trois pieds insuffisants. Ce qui attirait sur lui mes regards, ce n'étaient donc pas ses agréments personnels, c'était sa position.

Au lieu de se tenir dans son coin accoutumé en lavabo modeste qu'il eût dû être, il s'élevait prétentieusement comme un monument public au milieu même de ma chambre.

Il est bon de dire qu'une énorme botte de gros boutons de roses rouges couronnait pour le moment le pot à eau ébréché qui d'ordinaire en faisait tout l'ornement.

Ainsi placé comme une colonne, ce gros bouquet paraissait, aussi bien que mon lavabo lui-même, tout déconcerté. — Pourquoi suis-je là? semblait-il se dire, et qu'est-ce que je fais au haut de ce vilain meuble, dans ce vase écorné? Oh! mon soleil, oh! mes étoiles, quelle idée a-t-on eue de m'établir au milieu de cette chambre froide où le spleen me gagne! Quand j'ai quitté mon jardin et mes rosiers pour venir à Paris: « Va, beau bouquet, m'avait-on dit, va dans la ville brillante: toute fleur est une fête à Paris. » Je suis à Paris; où est la fête?

Ces reproches muets, je les entendais, je les comprenais: ils me navraient.

Elle m'avait souri si gaiement le matin même, ma botte de roses, quand je l'avais échangée contre mes deux dernières pièces de cinq francs. Je m'étais si fort applaudi, en l'achetant, du bel air, de la bonne odeur et de l'incontestable utilité de mon emplette? Pourquoi nos cœurs se serraient-ils après une journée à peine de possession mutuelle? C'est ce qu'il faut que je me décide à vous dire.

Comme bien vous le pensez, ce n'était pas dans le seul but d'offrir une collerette de fleurs à un vase endommagé, que j'avais vidé mes poches dans la main de M^{me} Prévost. Destinées à la plus pimpante étoile du quartier Latin, à une fleuriste en chambre qui m'honorait depuis tantôt un mois d'une assez vive amitié, mes roses à peine achetées avaient été portées, sur mon ordre, à cette aimable artiste par le garçon de mon hôtel. Un billet bien tourné, où je faisais un rapprochement ingénieux entre les fleurs du bon Dieu et celles qui éclosaient en toute saison sous les doigts de M^{me} Jeannette, accompagnait ce magnifique envoi; et enfin, dans un post-scriptum délicat échappé à l'entraînement de l'improvisation, j'avais proposé à l'objet de mon culte de le conduire le soir même, lui et mon bouquet, aux Funambules pour admirer Debureau, que Jules Janin venait de mettre en faveur.

Mais ce n'était pas le tout que de proposer. Il fallait, au préalable, réaliser les capitaux considérables que pouvait nécessiter l'exécution de cette difficile entreprise. La voiture, le diner, des gants, et peut-être des oranges, et peut-être des glaces, rien de tout cela n'était encore ni en monnaie ni en grosses pièces dans les tiroirs vides de mon vilain secrétaire.

Après m'être frotté cinq ou six fois le front, il en sortit une idée! Ma montre, une vieille montre en or, une montre détestable qui retardait de six mois tous les ans, à quoi me servait-elle? A rien évidemment. Le moment n'était-il pas venu de faire fructifier cette valeur morte?

Décrocher de son clou cet objet précieux fut l'affaire d'un instant, et, descendant quatre à quatre mes cinq étages, je la portai à arranger à un horloger en vieux de la rue des Grès, en le prévenant que le grand ressort était cassé. Ce brave homme me comprit aussitôt. Ému de ma confiance, il me remit, sans se faire tirer l'oreille, quarante francs en échange de mon bijou. Quarante francs! C'était de quoi à voir quarante places aux Funambules. — Il ne m'en fallait que deux! j'étais trop riche.

Cette judicieuse opération financière terminée, le roi, comme on dit, n'était pas mon cousin. Je ne fis qu'un saut de la boutique de l'horloger à ma mansarde. J'avais hâte d'y trouver la réponse que mon messenger n'avait pu manquer d'y rapporter.

O vanité des choses d'ici-bas! Le premier objet qui frappa ma vue en ouvrant ma porte, ce fut mon malheureux bouquet. Au lieu de rester où je l'avais envoyé, il était revenu sottement se jucher sur mon lavabo, à la place que je viens de décrire.

— Que faites-vous là? fus-je sur le point de lui dire. M^{me} Jeannette n'était-elle pas une assez grande dame pour faire honneur au bouquet de dix francs que vous êtes? Comment osez-vous vous représenter ici sous mes yeux?

Toutefois, en y réfléchissant, je ne tardai pas à comprendre que ce retour de mes roses n'annonçait rien de bon. Comment avaient-elles remonté mon escalier? Elles n'étaient pas revenues toutes seules! Qui est-ce qui avait pu placer dans une telle évidence un bouquet en rupture de ban? Était-ce Baptiste, était-ce M^{me} Jeannette, venue peut-être pendant mon absence, et déjà repartie?

Je sonnai vigoureusement.

Baptiste arriva tout essoufflé.

— Eh bien! Baptiste? lui dis-je.

— Dame! monsieur, me répondit-il d'un air contrit, ce n'est pas ma faute; on n'en a pas voulu! Après ça, la réponse est dans le bouquet: que monsieur la lise. Je l'avais mise là pour que monsieur la voie tout de suite en rentrant.

Retirant alors du sein de mes fleurs un petit papier plié qui s'y cachait comme un serpent:

— Voilà tout ce qu'on m'a donné pour monsieur, dit-il.

— C'est bon, monsieur Baptiste, lui répondis-je en tâchant de dissimuler mon émotion; c'est bon; laissez-moi seul; j'ai à travailler.

Baptiste était curieux; il avait espéré des confidences et s'en

allait désappointé; son pas étant plus lent que mon humeur, je le pris par les épaules pour l'aider à sortir et je pus lire sans témoin l'épître qu'il m'avait signalée.

J'en ai retenu les termes, mais non l'orthographe: M^{lle} Jeannette n'avait pas été élevée au Sacré-Cœur.

« Si je te renvoie tes roses, mon grand Maurice, me disait-on, c'est par délicatesse. Je n'ai plus le droit de les accepter. A partir d'hier soir, il n'y a plus rien de possible entre nous. J'ai fait, chez Léopoldine, la connaissance d'un propriétaire qui me veut du bien et qui promet de m'en donner. Tu t'endettais pour moi et je maigrissais; c'est donc pour notre profit commun que je t'écris: — « Séparons-nous. »

« Pardonne-moi, Maurice, et pour ça raisonne un peu. Nous sommes au 7 depuis ce matin, et de la petite pension que te fait ton grand-père tu n'avais plus hier que deux pièces de cinq francs. Sérieusement y avait-il de quoi donner à manger à toutes nos dents pendant vingt-trois jours encore? Non, n'est-ce pas? Tu vois donc bien que je n'ai pas si grand tort de te dire: Adieu et bon courage!

» J'ai eu envie de pleurer quand j'ai vu ton bouquet: il tombait si mal! Mais je me suis retenue. Quand nous nous abimerions les yeux pendant quinze jours, ne faudrait-il pas toujours finir par se dire adieu?

» JEANNETTE. »

Le premier moment fut dur. Je n'avais jamais demandé le mariage à M^{lle} Jeannette, mais cette mort subite d'une passion, la veille encore si vivace, me jeta dans un véritable désarroi. C'était la première blessure que me fit une femme, et, par-dessus le mal, il y avait la douloureuse surprise que cause à une âme jeune cette découverte désagréable que toutes les femmes sans exception ne sont peut-être pas des archanges.

Le sang-froid philosophique avec lequel m'était signifié ce congé m'exaspérait particulièrement; peu s'en fallut que je me crusse déshonoré par la forme ultra-familière de cet abandon.

Mais après quelques heures données au dépit, la raison me revint: je pris le ferme propos, ce jour-là, de n'être jamais de ces amoureux sans mémoire qui se croient le droit de brûler ce qu'ils ont aimé. Après tout, comme la lance d'Achille, la mâle franchise de Jeannette avait du bon. Sa logique était concluante, elle était nette, elle était péremptoire; c'était à moi de faire bravement mon deuil d'une joie à laquelle je n'avais pas été en position d'assurer des jours sans fin.

Je pardonnai donc tout, peu à peu, dans mon cœur, à la cruelle qui me délaissait, et bientôt ma colère m'échappa.

Restait le chagrin.

Chagrin plus gros qu'on eût pu le croire...

La vue de mes imbéciles de roses, qui s'ouvriraient sans gloire dans une cruche au lieu de fleurir dans les mains potelées de M^{lle} Jeannette, cette vue me fendait l'âme. C'était une fille si gaie, cette Jeannette; un éclat de rire, une chanson, un oiseau, y compris les ailes, hélas!

« Ah! me disais-je en tournant tragiquement autour de mon bouquet, — comme les invalides le 15 août autour de la colonne Vendôme, comme les amoureux sacrifiés dans tous les mélodrames, — n'entendrai-je plus jamais sa voix fraîche? » Et quand le dépit remontait sous le regret: « Cette Jeannette est aussi trop prévoyante; le commerce des fleurs artificielles l'a gâtée. L'étude de la mousseline peinte a étouffé chez elle la nature! »

La journée se passa péniblement. Je ne sortis pas de chez moi. Je dinai lugubrement d'un pain d'un sou et d'un riz au lait que Baptiste m'apporta de chez Procope, et j'eus deux ou trois fois, le soir surtout, des idées plus noires qu'un four. Relire le billet de la trop positive Jeannette, contempler d'un œil morne mon bouquet, ce n'était pas une existence. Déjà onze heures et demie

avaient sonné; la perspective d'une nuit à passer sans sommeil, en tête à tête avec le vide de mon cœur, m'épouvantait. J'allais, je crois, faire une bassesse, et, malgré l'heure avancée, envoyer Baptiste chez mon infidèle; j'avais déjà écrit une lettre d'un laconisme navrant: « J'ai encore quarante francs, ne nous séparons qu'après-demain, » et j'allais cacheter ma honte, quand je me levai illuminé par une inspiration soudaine.

« Pardieu! me dis-je, je suis bien bon de geler dans ma cellule, en face d'un bouquet refusé, quand il y a de par le monde des endroits chauds et fréquentés où je pourrai placer mes roses et éparpiller ma souffrance. Dans une heure, Maurice, mon ami, il faut que vous pirouettiez comme un derviche au bal de l'Opéra et que les quarante francs de votre horloger y dansent avec vous un galop sans merci. Le pierrot de votre ami Paul est revenu du blanchissage ce matin, et votre ami Paul est en congé chez sa grand'tante. Ce fait providentiel vous dicte clairement votre devoir. Foin des feux de paille qui s'allument vite et s'éteignent de même! L'amour des grisettes n'est pas plus de l'amour qu'un chinois de la mère Moreau n'est un diner. Désormais vous serez incombustible. Que si jamais votre trop grand cœur demandait à battre, que ce soit du moins pour des dames de la plus haute vertu et de la plus splendide orthographe! Quant à ce soir, des entrechats, M. Musard, et pas de sentiment: voilà le régime que je vous permets. »

Ce monologue m'avait ranimé.

Une heure après, la figure barbouillée de blanc jusque par derrière les oreilles, la tête coiffée d'un fin serre-tête et couverte d'un vaste chapeau blanc et mou, vêtu de plus d'un miraculeux costume de pierrot, où le satin et les faveurs se mêlaient agréablement au calicot, je grimpais les majestueux escaliers de l'Opéra qui devaient me conduire à l'oubli de mes maux.

II

La cohue était énorme et la chaleur comme la cohue.

L'orchestre formidable de Musard venait de donner le signal d'un galop monstre. S'il eût été permis à Dante d'assister à un bal de l'Opéra, quel fantastique enfer des fous il eût ajouté à ses autres enfers, et de quelles compositions bizarres Gustave Doré eût pu enrichir son illustration de la *Divine Comédie*! Des damnés gais, des damnés exhalants, si jamais vous en voulez voir quelque part, allez, au fond d'une loge, considérer les trois ou quatre mille créatures en démence qui, de minuit à cinq heures du matin, tourbillonnent, sous les costumes les plus excentriques, dans ces grandes fêtes de la folie parisienne qu'on appelle bals masqués.

Ce qu'il y a de particulier dans ces étuves, c'est que, bien que l'air y soit embrasé, les poumons des vivants qui s'y démènent semblent s'y dilater. Je n'eus pas plus tôt respiré de ce feu que je me sentis une envie folle de me jeter en plein incendie.

Le parquet me brûlait les pieds et j'allais piquer une tête dans cette fournaise, quand la vue d'un ravissant petit domino bleu, qui se tenait dans un chaste isolement au bas des degrés qui des couloirs descendent à la salle, modéra mon transport.

Est-ce assez charmant un joli domino bien porté! Et quel est l'homme, si majestueux qu'on l'imagine, qui ne s'est pas pris à rêver, ne fût-ce qu'une fois dans sa vie, autour de cette énigme de satin dont une femme est le mot? On ne voit rien, — cela cache exactement tout, et que ne suppose-t-on pas? Quand à ce mystère se joint le silence, c'est l'idéal même pour le désir et la curiosité. Celui-là était hermétiquement fermé. Grand capuchon, grande barbe, pas la plus petite fissure. Tous les soins avaient été pris pour que l'œil le plus retors ne pût rien surprendre de ce qu'on ne voulait pas laisser voir. C'était une vraie prison de soie et de dentelles. On eût dit un bonbon tout frais sorti de chez Boissier et si bien clos, si galamment, si fraîchement empaqueté, que tenter

de l'ouvrir eût été un péché. On devinait le fruit rare cependant sous cette jolie fleur. Il y a domino de duchesse et domino d'aventurière. Le domino qui avait par son immobilité même arrêté mon élan ne pouvait être qu'un domino de premier choix. Le goût perce partout; un pli suffit à le trahir, et la vraie femme, c'est-à-dire la femme distinguée, fût-elle cousue dans un sac, trouverait encore moyen de faire crier au connaisseur qu'il a sous les yeux un objet d'art digne de son admiration.

Je tremblais, en regardant mon mystère, qu'il ne se mit à parler. Le domino qui parle, c'est la cassolette qui laisse échapper son parfum. Il y en a tout de suite pour tout le monde. Qui est-ce qui n'a pas rêvé une femme muette, pouvant tout entendre cependant, mais non répondre?

Quelques boucles de cheveux d'un blond d'ange et de grands yeux bleus graves et tristes qui semblaient regarder avec une sorte d'effroi par les fenêtres de leur masque un spectacle pour eux incompréhensible; une attitude à la fois effarouchée, comprimée et hautaine, c'était tout ce qu'on pouvait entrevoir de mon domino, et c'en fut assez pour me faire oublier la foule qui grouillait et bruissait autour de moi. Comment l'exquise créature que semblait recouvrir cette mignonne enveloppe se trouvait-elle là? Était-ce un premier pas au-devant des joies défendues, une première avance faite au mal, un début dans la vie mauvaise? Mon cœur se serra à cette pensée: — le vice devrait toujours être laid.

Je voulus savoir à quoi m'en tenir, et partant de là, et à tous risques me plaçant tout près de la gracieuse idole et m'inclinant respectueusement devant elle:

« Voulez-vous mon bouquet? lui dis-je, et voulez-vous danser avec moi, madame? »

Le petit domino bleu, surpris par cette agression imprévue, se recula de deux pas, me regarda comme si quelque magot de porcelaine échappé des vitrines d'un marchand de curiosités l'eût interpellé dans la langue des mandarins, et ce fut tout.

Pas un mot ne sortit de sa bouche.

« Votre silence est glacial, beau masque, lui dis-je encore, mais il me transporte. J'ai tremblé, après vous avoir offert mes services, que vous ne fussiez pas muette et que quelqu'une de ces abominables paroles qui sont dans l'air ici ne fit voler mes illusions. Grâce à Dieu, vous êtes sans voix (je ne vous en aurais pas pardonné d'en avoir une vilaine), permettez-moi donc de croire que j'ai rencontré par grande chance une vraie perle dans cet éblouissant fumier. J'ai un besoin énorme que quelqu'un m'écoute qui soit hors d'état de me répondre. Voulez-vous être le confident modèle, celui qui entend tout et ne dit rien, dont mon cœur a faim et soif depuis bientôt douze heures? Saint Jean prêchait bien dans le désert; Ariane confiait bien au vent ses injustices; les chiens perdus aboient bien aux étoiles; pourquoi un étudiant dans le malheur ne confierait-il pas le secret de son âme à un domino inconnu? Un chagrin habillé en pierrot: vous croyez peut-être que cela n'existe pas, madame? Si vous voulez être détrompée, écoutez-moi!

P.-J. STAHL.

(La suite au prochain numéro.)

LES PAROLES D'OR

L'ennui est entré dans le monde par la paresse; elle a beaucoup de part dans la recherche que font les hommes des plaisirs, du jeu, de la société. Celui qui aime le travail a assez de soi-même.

LA BRUYÈRE.

LE THÉÂTRE DE M. SARDOU

Heureux les poètes qui ont obtenu le droit de bourgeoisie pour les noms ou les mots qu'ils ont inventés! Un homme d'esprit, M. Delatouche, me disait un jour: « C'est pourtant moi qui ai créé le mot camaraderie: j'ai un barbarisme au soleil! » Vous, monsieur, vous avez au soleil des noms qui sont devenus typiques, celui des Benoiton par exemple, qui florissaient, il y a douze ou quinze ans. Charmante famille, dont la mère n'est jamais chez elle et dont les enfants sont toujours dehors! Les bébés vont jouer à la Bourse des timbres-poste sous les marronniers des Tuileries; les jeunes garçons se grisent au club des collégiens, fondent un journal terrible et ne poursuivent plus « Cascadette », parce que les folies de l'amour... ils commencent à en revenir! Les jeunes filles, bottées, en casquettes et en toupets rouges, perdent en paris, sur le turf, l'argent que leur père a gagné avec des ressorts élastiques en bois, ou bien elles commandent, pour aller patiner sur le lac, une toilette à sensation, la « vivandière », le « guernesey », la « permission de dix heures », et toujours elles parlent argot, parce qu'elles regardent cette jolie langue comme le français de l'avenir.

Dirai-je la moralité de vos comédies? Elle est aussi connue que votre habileté à en tisser la trame, à en trouver le dénouement. Mais ce qui me frappe, c'est que leur caractère moral ne les a pas empêchées de réussir. Aussi, dussé-je manquer d'usage en ne médissant point de notre temps, j'ose avancer que le succès de vos pièces lui fait honneur. Vous avez su, en effet, nous conseiller la vertu sans ennuyer personne et prêcher la morale aux infidèles en tenant votre public éveillé et sous le charme.

D'autres, avant vous, avaient formé cette périlleuse entreprise: une réaction en faveur des tyrans, — je parle des maris. Vous avez poussé votre pointe de ce côté avec un rare bonheur. Autrefois, c'était l'amoureux qui avait le beau rôle, au théâtre. Les spectateurs se passionnaient avec lui et pour lui. La femme désirée était ou une victime intéressante du devoir, ou une coupable aisément pardonnée. Quand vint la comédie bourgeoise de Scribe, les galants furent moqués à leur tour, on fit le compte des malheurs d'un amant heureux, on essaya de décourager l'adultère en faisant voir ce qu'il en coûte, à l'un de vaincre, à l'autre de succomber, et combien c'était un mauvais calcul, à tout prendre, et une maladresse que de porter atteinte à l'honneur conjugal ou d'y manquer. Vous avez abondé dans ce sens, monsieur, et, au lieu de rendre enviable ceux qui aspirent « aux pommes du voisin » et ne trouvent de saveur qu'au pain dérobé, vous avez décrit avec complaisance les angoisses qui précèdent et qui suivent une faute; vous avez mis en œuvre toutes les ressources de votre art pour dégoûter, s'il était possible, les amants de leurs poursuites et les femmes de leur coquetterie.

A vrai dire, si la comédie peut agir sur les mœurs, en faisant peur aux jeunes galants et aux vieux garçons, c'est-à-dire en leur signalant le plus redoutable des dangers, le ridicule, elle est, je crois, impuissante à corriger l'amour, l'amour vrai, celui qui s'attachait comme à une proie au cœur de Phèdre. Celui-là est incorrigible: rien n'y ferait, ni la tragédie, ni le drame, ni le mélodrame, ni la comédie; rien ne saurait l'effrayer, ni le rire des autres, ni le retour de ses propres déchirements. Mais combien peu y en a-t-il de ces amours-là! Que de gens croient aimer qui n'ont dans l'âme que l'émulation de plaire! Que d'adultères par vanité! Que de femmes font ou rêvent des folies dans la seule crainte de n'être pas assez élégantes, assez « bon genre »! Témoin l'aimable Claire d'une de vos meilleures pièces, *Maison neuve*.

Ce qu'il peut y avoir de douceur et de tendresse au sein du mariage, vous l'avez mis en lumière dans la plupart de vos comédies. *Andréa* nous fait sentir combien il est risible de poursuivre bien loin, sans l'atteindre, ce qu'on a sous la main, sans le voir. Telle

scène émouvante de *la Famille Benoiton* nous enseigne que le bonheur domestique n'est pas une de ces plantes agrestes qui fleurissent sans culture. Dans *les Vieux Garçons*, vous peignez au vif, et quelquefois en traits acérés, la triste existence du célibataire qui n'a pour toute compagnie, sur son déclin, qu'une liasse de vieilles lettres où on lui parle d'un amour... éternel, et dont il ne reconnaît même plus l'écriture! *Dora* est touchante, elle est adorable quand un agent de la haute police autrichienne lui parle de fortune, d'opulence, d'avoir un hôtel à soi et le monde à ses pieds, et qu'elle lui soupire cette phrase : « Ah ! que j'aimerais mieux être... tout simplement la femme de mon mari et la mère de mes enfants ! » Savez-vous bien, monsieur, que c'est un tour de force que de mettre les rieurs du côté de la sagesse et de réussir au théâtre en ayant contre soi les amoureux, les roués, les grandes et les petites coquettes, les beaux messieurs et les belles dames qui prétendent vivre « la haute vie » !

Eh ! mon Dieu ! à cette société que vous fustigez avec tant d'esprit, que vous amusez à ses propres dépens, il ne manque peut-être qu'une qualité, qui rachèterait à elle seule bien des défauts : c'est le naturel. Ce n'est pas à vous que cela pouvait échapper. Quand les civilisations vieillissent et sont à la veille de se renouveler, l'affectation se met partout ; elle entre dans les relations, dans les mœurs, dans le langage, dans le style, dans le vêtement. Celui-ci affecte la dévotion ; celui-là, pour se donner un air profond, affecte la peur de l'avenir ; cet autre affecte des opinions aristocratiques, pour qu'on le croie de bonne maison. Il en est qui, voulant passer pour des hommes *essentiellement pratiques*, — c'est le mot du jour, — affectent de regarder toute poésie comme une divagation, tout sentiment comme un danger, toute éloquence comme une déclamation vaine, et qui feraient le même cas des beaux-arts, s'ils n'avaient reconnu qu'on y peut trouver, après tout, un placement comme un autre. Il en est qui, afin de se rendre intéressants, gémissent sur la délicatesse excessive et maladive d'un tempérament qui est d'ailleurs parfaitement équilibré. A l'époque où je sortais du collège, il fut quelque temps du meilleur ton d'anticiper sur la vieillesse et de s'en faire une imaginaire. A vingt ans, on commençait à se dire blasé : à vingt-cinq, on était las de la vie, comme si le corps — on disait alors le fourreau — eût été consumé secrètement par une âme incandescente.

Bientôt, cependant, l'esprit changea de marotte et se jeta dans un autre extrême. Il fut bien porté d'être bien portant. On se disait volontiers bâti à chaux et à sable, on se vantait d'avoir une santé de fer, des muscles d'acier, le jarret infatigable, le pied sûr et sec. Et, pendant ce temps, la bonne et simple nature refusait la caducité aux vieillards artificiels et reprenait ses droits sur les Hercules factices, en attendant qu'ils redevinssent ce qu'on appelle les « petits crevés ».

Ces travers, dignes de vos ironies, vous les avez raillés dans quelques-unes de vos pièces, notamment dans *les Femmes fortes*, dans *l'Oncle Sam* ; vous avez peint aussi, dans cette cousine de M. Tartufe que vous appelez *Séraphine*, le désintéressement d'une dévote qui, pour mieux expier ses fautes, les fait expier à sa fille. Mais il faut dire que, parmi les femmes de notre temps, les travers de ce genre sont, en général, passagers. Elles n'ont de bien durable que leurs affectations en matière de parure. Leur façon d'être « précieuses » n'est plus aujourd'hui dans la conversation, mais dans la traîne. Leur manière d'être « savantes » ne consiste plus à entendre le grec et à « parler Vaugelas », mais à se rendre ultra-désirables, en vertu de ces modes, bouffantes ou collantes, dont on abuse si vite, tantôt pour appeler l'attention sur ce qu'on a l'air de couvrir, tantôt pour faire montre de ce qu'on devrait dissimuler, de ces attraits qui, selon le vers de Panard,

A force de parler aux yeux,
Au cœur ne laissent rien à dire.

Quand on s'entretient de vos comédies, monsieur, on devrait plutôt les appeler des drames, ce me semble, car l'émotion y tient souvent plus de place que le rire. Vous passez facilement de la gaieté au pathétique, et par là vous êtes bien de votre siècle : vous appartenez bien à la famille dont la souche est Diderot. Par là vous vous rattachez à cette littérature, renouvelée par un poète de génie, qui, dans la tragédie de *Ruy Blas*, fit entrer de plain-pied la comédie, la comédie picaresque, avec « sa cape en dents de scie et ses bas en spirale ».

Les anciens ne connaissaient pas ce mélange de rire et de pleurs, et ceux de nos modernes qui sont déjà des anciens pour nous ont été franchement comiques dans leurs comédies, et rien de plus. Je ne sache pas que les honnêtes gens, comme on disait alors, aient jamais versé des larmes aux pièces de Molière, ni aux *Plaideurs* de Racine, ni au *Menteur* de Corneille. Il était réservé à ceux qui eurent le pressentiment de la Révolution française, et à ceux qui, nés pendant ou après la tempête, avaient eu là leurs origines intellectuelles et morales, il leur était réservé de modifier par de nouveaux éléments le génie comique de notre nation et d'inventer ce genre mixte dans lequel on se sert tour à tour des deux masques que les muses du temps jadis ne consentirent jamais à échanger. Le bouleversement des vieilles catégories, la confusion des classes, le nombre toujours croissant de ces unions imprévues qu'on traitait de mésalliances, la tourmente qui avait fait monter le fond à la surface du fleuve et sombrer ce qui flottait au-dessus, tout cela devait produire et a produit des pièces à la fois comiques et touchantes, telles que vous les concevez : *les Intimes*, *les Ganaches*, *les Vieux Garçons*, *Maison neuve*, *Dora*, *Fernande* et *les Bourgeois de Pont-Arcy*, votre dernier ouvrage si vivement attaqué par la critique, si heureusement défendu par le succès.

Il est même à remarquer que vos plus belles scènes, celles que vous avez le mieux préparées et qui ont le plus d'éclat, sont des scènes dramatiques, après lesquelles on est peu disposé à rire. On pourrait croire, si vous n'aviez pas tant d'esprit et un esprit si fûté, que le drame était votre vocation et la terreur votre élément, à voir comment, dans les cinq actes de *Patrie*, vous avez soutenu le ton et l'action tragiques, multipliant sans faiblir les tableaux pleins de violence et d'horreur, traçant de fiers caractères, et intéressant toutes les âmes françaises à l'héroïsme d'un peuple dont les malheurs étaient pour nous un spectacle douloureux et une allusion poignante.

Charles BLANC.

REVUE DES MAGASINS

VISITE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE

L'exposition particulière des grands magasins de la *Ville de Saint-Denis*, au palais du Champ-de-Mars, se fait remarquer sous plusieurs rapports : d'abord par la bonne grâce des toilettes qui y sont exposées, puis par le soin tout particulier qu'on a su prendre de ne pas outrepasser un degré d'élégance généralement abordable. A quoi bon créer des modèles que personne n'oserait endosser ? C'est à la classe 38, groupe de la confection et de l'habillement, que les magasins de la *Ville de Saint-Denis* sont représentés.

Voici, du reste, en deux mots ce qu'on y voit :

D'abord une superbe toilette Louis XV en tissu broché Pompadour à fond blanc. Plastron-tablier en faille bleu myosotis, avec coquillé de dentelle sur l'ouverture du corsage ; des flots de rubans bronze, rouge et bleu forment l'échelle sur le milieu du tablier, et le corsage simule une veste dont les pans tombent carrément sur les côtés. Longue traîne, garnie de belles broderies sur satin blanc. Un élégant chapeau accompagne cette toilette ; il a une double passe renversée, qui est bordée de petites perles d'or et entourée de myosotis. Touffe de plumes de trois tons pareils à ceux des rubans de la robe.

Une grande visite se recommande également à toutes les femmes de

goût. Elle est en matelassé bronze, entièrement soutachée de deux tons, avec mélange de filigranes vieil or et vieil argent. Haute frange copeau laminé sur tous les bords.

Il y a ensuite des costumes d'enfants, qui font le plus grand honneur au goût de la *Ville de Saint-Denis*. En voici un, entre autres, pour fillette de douze ans : — L'étoffe est un velours pékin bleu ciel, marine et bronze; plastron de faille bleue sur le devant, tout plissé et entremêlé de valenciennes. Une ceinture en ruban est ingénieusement drapée derrière; ses pans sont terminés par une frange de tons assortis à la toilette. Le col rabattu et le parement de la manche sont recouverts de broderies mignonnes.

Nous pouvons citer encore une robe de sicilienne rose, pour enfant de douze ans, laquelle se fait remarquer par un gilet *Directoire* garni de broderies blanches.

Les grands magasins de la *Ville de Saint-Denis* (91, 93, 95, rue du Faubourg-Saint-Denis) sont méconnaissables par suite du changement que vient de subir leur devanture. Nous n'en pouvons détacher nos regards, lors de notre dernière visite. Grande marquise en verre à hauteur du premier, et peintures byzantines sur toute la façade de la maison, avec écussons et devise : « *Monjoie Saint-Denis!* » Est-ce pour cela que la foule s'y porte en masse et que les bébés y abondent? Il est vrai qu'on les y habille si bien que chaque mère est jalouse d'y conduire son enfant!

— Le joli corset *sultane* en or, que l'on admire en ce moment au palais du Champ-de-Mars dans la vitrine de M. DE PLUMENT, n'est pas le seul attrait de ce petit coin industriel. Toutes les visiteuses du groupe 4, classe 37, remarquent également les autres modèles de corsets exposés dans la même vitrine, et particulièrement le *corset bains de mer*, dont le système, si ingénieusement trouvé, n'échappe à personne.

Du reste, voici le moment arrivé où ce corset reparaitra sur l'eau (soit dit sans calembourg), car la saison avance et déjà les plages se peuplent de baigneurs. Or, il n'est pas une femme connaissant l'existence de ce précieux corset, qui consente à entrer sans lui dans la mer. N'est-elle pas assurée d'avoir, avec ce modèle ingénieux, la taille agréablement maintenue et à l'abri du bris de la vague?

Nous annoncerons à nos lectrices qu'en visitant la maison de Plument (33, rue Vivienne), nous avons remarqué un joli choix de petites tournures exclusivement établies pour faire valoir le corsage à basques et la tunique pouffée qu'on porte depuis quelque temps. Cette maison, selon ses habitudes, suit de près la mode, et l'on peut se fier à elle pour les questions de ce genre : aussi recommandons-nous d'une façon toute particulière le joli choix de ses jupons tournures, jupons blancs pour grandes toilettes et demi-toilettes, ainsi que ses jupes de couleur qui à elles seules composent en partie un costume.

SPÉCIALITÉS

Joindre l'utile à l'agréable, telle est la devise de la nouvelle *parfumerie hygiénique salicylée* de A. Schlumberger, chimiste distingué et breveté (26, rue Bergère).

Il a été fait tout dernièrement assez de bruit autour de l'acide salicylique, qui sert de base à cette parfumerie, pour que nos lectrices comprennent l'importance de cette combinaison. Du moment qu'on en a reconnu publiquement l'efficacité dans certains remèdes, il est tout naturel qu'on ait cherché à utiliser pour la parfumerie un agent aussi précieux.

La beauté est, pour ainsi dire, la santé de la peau : n'a-t-elle pas droit à toutes les recherches quand il s'agit de l'obtenir ou même de la conserver?

La parfumerie salicylée est donc essentiellement hygiénique, et toutes les personnes qui nous lisent seront bien aises, croyons-nous, de connaître le détail des différents produits qu'elle comporte ainsi que leurs propriétés respectives.

Le *savon de toilette salicylé* à base d'acide salicylique est recommandé aux personnes affectées de transpiration. Il n'a pas seulement le mérite de neutraliser instantanément toute odeur désagréable, mais aussi d'être un excellent préservatif contre les éruptions de la peau.

Le *suave de riz salicylé* remplace avantageusement la poudre d'amidon, si souvent employée pour la toilette des bébés.

Mentionnons encore une eau dentifrice, une poudre dentifrice, une pommade anti-pelliculaire et une eau de toilette, le tout à base d'acide salicylique, c'est-à-dire de l'agent purifiant par excellence.

Les principaux dépôts de la *parfumerie salicylée* sont : la Pharmacie normale (19, rue Drouot); la Pharmacie générale (54, rue de la Chaussée-d'Antin); M. Ouradou (31, rue Vivienne); M^{me} de Neuville (48, rue Neuve-des-Petits-Champs); M. Auguste Barbey (10, rue de la Paix).

— Les produits perfectionnés de la maison Boissy (eau, liniment et pommade), constituent le meilleur traitement que nous connaissions pour la chevelure. On peut être assuré, en en faisant usage, que le cuir chevelu sera d'une propreté extrême, qu'on n'y verra plus de pellicules, que la chute des cheveux sera enrayée et qu'ils deviendront plus épais. S'ils commencent à blanchir, on arrive à leur rendre leur coloration.

Depuis longtemps, on cherchait des produits vraiment efficaces pour soigner les cheveux, et le découragement avait gagné les personnes les plus persévérantes. Nous sommes heureux de pouvoir recommander l'*Eau Boissy*, dont les résultats sont réels et appuyés de sérieuses attestations. Il est d'ailleurs bien facile d'en faire l'essai.

Un prospectus explicatif accompagne chaque flacon. On peut se procurer les produits de la maison Boissy, chez M. Pinaud, parfumeur, boulevard Poissonnière, 12, à Paris. — Prix du flacon jaune (destruction des pellicules, arrêt de la chute des cheveux), 3 fr.; flacon rose (recoloration de la chevelure, sans teinture), 5 fr.

M. D'A.

Nous croyons devoir prévenir nos Abonnées qu'il nous est absolument impossible de donner suite aux demandes de patrons (coupés, épinglés ou montés) qui ne sont pas accompagnés du montant indiqué par notre tarif. Il nous est également impossible d'expédier contre remboursement. Nous prions donc nos Abonnées, si elles veulent que leurs ordres soient exécutés, de toujours joindre le montant des patrons demandés en timbres-poste ou en un mandat.

AD. G. ET FILS.

PANORAMA DES MODES

POUR LA

SAISON DE PRINTEMPS ET D'ÉTÉ 1878

Le succès toujours croissant qui continue d'accueillir à chaque saison la publication de notre *Panorama des modes* est un trop précieux encouragement pour que nous n'y répondions pas de notre mieux. Nous avons donc pris, cette année encore, toutes les mesures nécessaires afin d'arriver à faire paraître dès le début de la saison notre *Panorama des modes de printemps et d'été*, et nous nous empressons d'informer nos lectrices que ce NOUVEAU PANORAMA est maintenant à leur disposition.

Ainsi que nous l'avons fait précédemment, nous leur offrons à titre de *Prime* presque gratuite, — vu la modicité du prix auquel nous sommes parvenus à l'établir, — une MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Cette planche comprend quatorze figurines plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, représentant un ensemble de quatorze toilettes absolument inédites, aussi élégantes que variées et d'une exécution irréprochable.

Pour que notre *Prime* leur soit adressée dès son apparition, sans retard et *franco*, — roulée sur un bâtonnet afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, — il suffit que nos lectrices nous en fassent la demande en y joignant la somme de *trois francs* en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. AD. GOUBAUD et FILS, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

ROUVENAT (*) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS.

Paris, 6, rue d'Hauteville.

AD. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.